

# *Jean-François Lyotard ou le chagrin nécessaire de l'homme qui pense*

## *Considérations intempestives d'un philosophe à propos du concept de « postmodernité »*

---

La plupart du temps chez la plupart des personnes qui, par plaisir ou par profession, s'intéressent à la culture (art, littérature, philosophie...), le concept de « postmoderne » ne laisse pratiquement jamais indifférent, mais principalement dans la mesure où il irrite, énerve, agace. Mot passe-partout ultra médiatisé et que l'on emploie à tout propos, voire hors de propos, il s'attaque, par son mode d'être et par les questionnements qui lui sont liés, aux valeurs essentielles qui ont constitué ou continuent à constituer l'assise de la vie et la base de la réflexion de beaucoup de nos contemporains. La pensée de Jean-François Lyotard en a d'ailleurs fait les frais : on a fini par la réduire métonymiquement à celui-ci dans sa version la plus vulgarisée. Les choses sont, bien entendu, loin d'être ainsi et sa philosophie - même si elle est, elle aussi à sa manière, questionnement de ces valeurs essentielles -, mérite beaucoup mieux que cela. C'est ce que nous tenterons de montrer ici.

Commençons tout d'abord par ces quelques remarques introductives :

1. Ce n'est pas Jean-François Lyotard qui a inventé ce mot, puisque son livre qui le rendit si célèbre, *La condition postmoderne* - et qui était à l'origine ce Rapport sur le savoir dans les sociétés les plus développées qui a été proposé au Conseil des Universités auprès du gouvernement du Québec à la demande de son président -, n'a été publié aux Editions de Minuit qu'en 1979, alors que le terme est apparu en Angleterre en 1949, 30 ans donc auparavant.

2. Selon Le *Petit Larousse illustré*<sup>1</sup>, il faut distinguer trois mots aux significations très différentes : « postmoderne », « postmodernité » et « postmodernisme » :

---

<sup>1</sup> Nous faisons notamment référence ici au *Petit Larousse illustré* de l'année 2008.

### **postmoderne :**

adj. et n. Qui appartient, se rattache au postmodernisme.

adj. Danse postmoderne : courant chorégraphique contestataire caractérisé par une démarche conceptuelle et minimaliste qui refuse toute trame dramatique et qui s'est développé à New York à la fin des années 1960 et au cours des années 1970 (ses principaux représentants sont Simone Forti, Steve Paxton, Trisha Brown et Lucinda Childs).

### **postmodernisme :**

n. m. ARCH. Dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, tendance à laisser jouer l'invention dans le sens de la liberté formelle et de l'éclectisme, en réaction contre la rigueur du mouvement moderne.

### **postmodernité :**

n. f. Période ouverte par la perte de confiance dans les valeurs de la modernité (progrès, émancipation, etc.).

3. Ajoutons toutefois que les choses ne sont pas si simples, car, en plus d'être parfois à l'origine de clichés et de formules aussi creuses que rabattues, ces mots ont interagis les uns par rapport aux autres, sont souvent même utilisés comme synonymes et ont été employés et interprétés par nombre d'auteurs aussi divers que talentueux de façons très différentes. Citons - entre autres - Jürgen Habermas, Fredric Jameson, Umberto Eco...

Mais, afin de nous en tenir à notre sujet, nous centrerons cette étude autour de Jean-François Lyotard et de son œuvre, et plus particulièrement encore, de la question du postmoderne dans celle-ci, puisque c'est le sujet qui nous préoccupe ici. Lorsqu'il sera question d'un autre auteur, ce sera toujours d'un point de vue périphérique et uniquement afin de mieux éclairer notre propos.

4. Il faut dire enfin que la pensée de Jean-François Lyotard s'est modifiée de manière permanente au fil des ans : elle a sans cesse évolué et celui-ci s'est souvent contredit, y compris au sein même de sa propre réflexion sur la postmodernité. Seule l'approche diachronique nous permettra donc d'y voir clair. C'est la raison pour laquelle nous aborderons cette oeuvre - afin de mieux espérer en comprendre les changements, évolutions, contradictions et ruptures qui s'y sont opérés -, de manière chronologique.

A. Nous procéderons, tout d'abord, à une approche générale du Lyotard de l'avant postmoderne, sa période « pré »-postmoderne en quelque sorte, cette période d'avant 79 placée sous le signe du moderne.

B. Puis nous nous intéresserons à cette période transitoire, placée sous l'égide de Wittgenstein et d'une réflexion qui s'articule autour des *Sprachspiele*, c'est-à-dire de ces « jeux de langage » qui annonceront la suite de sa pensée.

C. Nous nous attellerons ensuite à une compréhension des enjeux de la période postmoderne proprement dite selon les étapes suivantes :

- a. - *La condition postmoderne* (1979).
- b. *Le Différend* (1984).
- c. La manifestation organisée par le Centre Georges Pompidou intitulée *Les immatériaux* et dont Jean-François Lyotard fut l'un des deux commissaires (1985).
- d. *Le Postmoderne expliqué aux enfants* (1988).
- e. L'entretien sur France Culture avec Alain Veinstein (*Les vendredis de la philosophie*, 1994).

D. Enfin, nous concluons en évoquant, avec un autre entretien qu'il accorda sur France Culture (celui avec Matthieu Bénézet), toute la distance qu'il avait prise, dans les années 1990, avec cette notion de « postmoderne » (émission *Le bon plaisir de Jean-François Lyotard*, 1992).

## I. LE LYOTARD « PRE »-POSTMODERNE.

La période moderne de Lyotard est tout d'abord marquée, sur le plan philosophique, par son intérêt pour le courant phénoménologique : il subit l'influence de Husserl et de Merleau-Ponty et son premier livre, paru en 1954 aux P.U.F., est intitulé *La Phénoménologie*. Mais celle-ci sera remise en question par la suite par un autre champ référentiel : celui de la pensée freudienne. Et ce sera, en 1971, la parution de *Discours, figure* - livre par lequel il s'efforcera de dépasser les limites de la phénoménologie à partir des théories de Freud sur la question du désir inconscient -, et, en 1973, celle des *Dispositifs pulsionnels*. Ce sera également, toujours en 1973, *Dérive à partir de Marx et de Freud*, livre de *désirévolution*<sup>2</sup> dans lequel s'ajoutera, à la réflexion menée à partir de la psychanalyse, celle du marxisme révolutionnaire ; puis en 1974, le livre le plus achevé de cette période : *Economie libidinale*.

On pourrait, en consultant sa bibliographie, conclure hâtivement qu'au Lyotard des années 1950/1960, plus « neutre » politiquement, s'oppose le philosophe engagé du début des années 1970. Mais ce serait lourdement se tromper. Ce serait, en effet, oublier que déjà, contemporanément à la parution de son livre sur la phénoménologie, il adhère au groupe « Socialisme ou Barbarie » fondé en 1949 par Claude Lefort, Cornelius Castoriadis et des militants issus du trotskisme. Ce serait également oublier que lors de la scission du groupe en 1964, il participe à la fondation de « Pouvoir ouvrier » (qu'il quitte en 1966). Ce serait oublier, enfin, qu'en 1968, à Nanterre, où il est maître-assistant depuis 1966, il participe aux activités du « Mouvement du 22 mars »<sup>3</sup>. Le Lyotard de cette époque est donc non seulement un Lyotard qui pose des questionnements philosophiques forts et écrit des textes critiques très élaborés, mais aussi un Lyotard qui s'engage politiquement dans des luttes concrètes, au plus près du réel.

<sup>2</sup> Pour reprendre le titre très évocateur d'un des textes de *Dérive à partir de Marx et Freud*, 10/18, 1973, p. 30.

<sup>3</sup> Robert Merle, à l'époque où s'est déroulé le « Mouvement du 22 mars », était professeur d'anglais à Nanterre. Il a raconté l'histoire de celui-ci dans un gros ouvrage de plus de 400 pages intitulé *Derrière la vitre* et publié chez Gallimard en 1970.

## II. UNE PERIODE TRANSITOIRE.

A partir de 1975, Jean-François Lyotard abandonne cette manière de questionner inspirée de la pensée freudienne, car elle ne (lui) permet pas de poser les problèmes en termes d'éthique, de justice et de légitimité (ce dernier terme deviendra un concept-clé de la question du postmoderne). Influencé par la pensée de Wittgenstein, et particulièrement par ses *Philosophische Untersuchungen*<sup>4</sup>, ses recherches vont désormais s'organiser autour de la question des « jeux de langage ». A la « terreur » spéculative de ceux qui veulent soumettre toute la complexité du monde à l'unité d'une pensée assujettie, par définition, à l'autorité d'un métalangage ou d'un « grand récit » totalisant (ce qui représente, pour Lyotard, l'« injustice absolue »), il faut opposer la pluralité **irréductible** des jeux de langage et instaurer une « justice des multiplicités » qui « prescrit d'observer la justice singulière de chaque jeu », ainsi qu'il l'écrit en 1979 dans *Au juste*, ce livre qui a précisément été publié la même année que *La condition postmoderne*<sup>5</sup>.

Afin à la fois, et de tenter de mieux comprendre la pensée de Wittgenstein, et de mieux éclairer ainsi celle de Lyotard, nous aurons recours ici à un petit texte de Clément Rosset, autre empêcheur de penser en rond :

Ce « qui s'exprime dans le langage, outre qu'il n'exprime pas une pensée particulière ou « privée » mais bien une pensée générale et collective tant dans son élaboration que dans sa destination\*, n'exprime pas non plus une vérité analogue aux autres vérités, comme si le sens qui fait vraie une vérité était le même que celui qui fait vraie une autre vérité, mais autant de vérités différentes qu'il y a de propositions différentes. C'est pourquoi nous pouvons connaître telle et telle vérité, mais pas la vérité, et encore moins le sens unique qui éluciderait ce qu'il y a de vrai dans toutes les propositions différentes. Car il y a autant de sens qu'il y a de vérités exprimables et de propositions pour les énoncer. Comme l'indique Wittgenstein : « Je peux être aussi certain de la sensation d'un autre que de n'importe quel fait. Mais cela ne fait pas des propositions : « Il est très déprimé », « 25 x 25 = 625 », et « J'ai soixante ans » des instruments semblables\*\*.»

\* Cf. sur ce point les analyses de J. Bouveresse dans *Le mythe de l'intériorité, dont on trouve un antécédent saisissant dans une formule d'Héraclite* : « Bien que le Logos soit commun à tous, la plupart vivent comme s'il possédaient une pensée particulière. »

\*\* *Investigations philosophiques, II, ch. XI.*<sup>6</sup>

Post-scriptum NOTE SUR WITTGENSTEIN dans *Le démon de la tautologie*, Les Editions de Minuit, 1997, p. 57.

---

<sup>4</sup> Ce livre a été publié en 1953 à titre posthume, deux ans après la mort du philosophe. Sa traduction française par Pierre Klossowski porte « fâcheusement » le titre, selon Jean-Pierre Cometti\*, de : *Investigations philosophiques* (N.R.F. Gallimard, 1961).

\* Article sur les *Recherches philosophiques* paru dans le volume IV du *Nouveau dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*, V. Bompiani et Robert Laffont S.A. éditeurs, 1994.

Jean-Pierre Cometti est également l'auteur - entre autres - d'un livre intitulé *Philosopher avec Wittgenstein*, P.U.F., 1996.

<sup>5</sup> D'après le texte de Jacob Rogozinski sur Jean-François Lyotard (*Le nouveau dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, V. Bompiani et Editions Robert Laffont S.A., 1994).

<sup>6</sup> Ces deux notes sont de Clément Rosset lui-même.

### III. DECLINAISONS POSTMODERNES.

#### A. LE POSTMODERNE COMME CONDITION.

Jean-François Lyotard, dans *La condition postmoderne*, opère d'emblée, dès les premières lignes, une distinction entre le sens qu'il va donner au mot « postmoderne » et celui qui lui est donné sur le continent américain par les sociologues et les critiques : si, chez ces derniers, celui-ci désigne l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts **à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle**, il situera, quant à lui, ces transformations **dans leur(s) rapport(s) à la crise des récits**.

Parmi ceux-ci, citons : la dialectique de l'Esprit (Hegel et sa suite - comme on dirait le Roi et sa cour -) ; l'herméneutique du sens (comme dans les « sciences humaines », par exemple, qui ne font pas qu'établir les faits mais aussi les interprètent) ; l'émancipation du sujet raisonnable (caractéristique de ce qu'on a appelé en France au XVIII<sup>ème</sup> siècle « Les Lumières », et en Allemagne et en Angleterre, « Aufklärung » et « Enlightenment ») ; l'émancipation du travailleur (espérance en un changement qui mettra fin à l'ordre présent, considéré comme mauvais, et instaurera un ordre nouveau dans la justice et le bonheur - le marxisme en est un très bon exemple -) ; le développement de la richesse (les espérances du libéralisme)<sup>7</sup>.

Vérité, science, justice se réfèrent à ceux-ci pour se légitimer. L'**incrédulité à l'égard de ces métarécits**, ce sera cela ce que Lyotard tient pour postmoderne. Les dispositifs métanarratifs sont désuets, caduques, obsolètes et cèdent la place à « *beaucoup de jeux de langage* <sup>8</sup> *différents* »<sup>9</sup> : c'est « *l'hétérogénéité des éléments* »<sup>10</sup>.

Nos décideurs essaient de gérer cette crise en proposant une nouvelle légitimation. Accroître la puissance, être efficace, optimiser les performances du système sont les nouveaux mots d'ordre : « *Soyez opératoires (...) ou disparaissent* »<sup>11</sup>. Mais « *l'incrédulité est désormais telle qu'on n'attend pas de ces inconsistances une issue salvatrice, comme le faisait Marx* »<sup>12</sup>.

Pourtant Lyotard conclut son introduction sur une interrogation fondamentale :

« *La condition postmoderne est pourtant étrangère au désenchantement* » et à la « *positivité aveugle de la délégitimation* ». Où peut donc alors « *résider la légitimité, après les métarécits ?* ».

La question ouverte est celle-ci : « *une légitimation du lien social, une société juste* » sont-elles possibles ? Et si oui, que seraient-elles et à quelle(s) condition(s) ?

---

<sup>7</sup> Dans une série sur France Culture des *Chemins de la connaissance* consacrée aux mesures du temps et diffusée en 1989, Jean-François Lyotard faisait remarquer à Jacques Munier qu'il y a, chez Kant, un petit texte sur l'historico-politique qui nous dit que « *rien, dans les faits, ne permet d'établir une finalité de l'histoire* » : « *Et là* », nous dit Kant, « *il y a un chagrin nécessaire de l'homme qui pense* ». C'est la raison pour laquelle nous nous sommes dit qu'il n'y avait pas de titre plus pertinent pour notre petite étude.

<sup>8</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>9</sup> Jean-François Lyotard : *La condition postmoderne*, col. « critique », Les Editions de Minuit, 1979, p. 8.

<sup>10</sup> Idem note 9.

<sup>11</sup> Idem note 9.

<sup>12</sup> Idem note 9.

## LE DIFFEREND.

Publié en 1983, cet ouvrage veut donner des bases solides au travail de réflexion mené par Lyotard sur les « jeux de langage », les « petits récits » et la « postmodernité ».

Ce livre part d'un constat : il y a des « phrases », c'est-à-dire dans sa terminologie, des « actes de langage » élémentaires, et de cela on ne peut douter, car douter qu'on phrase est en tout cas déjà phraser. Le « sujet » d'une phrase ne préexistant pas à la phrase qui le présente, il n'y a donc pas, ainsi que l'affirme la métaphysique moderne, de sujet transcendantal, donc extérieur, comme condition ultime à cet énoncé ; pas non plus de sujets constitués qui se serviraient du langage comme d'un outil de communication. Le « grand récit » d'émancipation dont le sujet est l'humanité, le peuple ou le prolétariat participe donc purement et simplement de l'illusion transcendantale<sup>13</sup>.

Pas de métalangage non plus : pas de règle unique qui présiderait à un ensemble d'enchaînement de « phrases » ; pas de « genre suprême » qui énoncerait la loi de tous les genres de récits ; pas de liens entre des régimes de « phrases » hétérogènes (entre le beau, le bien et le vrai, par exemple) ; aucune règle préétablie qui, d'une « phrase » à une autre, préjugerait des enchaînements valides. On ne comblera pas « *l'abîme de non-être qui s'ouvre entre les phrases* », car « *enchaîner (...) est contingent* ».

L'hétérogénéité des régimes de phrases fait donc que le langage est exposé au « différend », terme qui désigne un conflit dont les parties s'expriment dans des régimes hétérogènes, à la différence de ce que Lyotard nomme « litige » et qui est un conflit au sein d'un même régime de discours, où le « dommage » peut être réparé par la simple application d'une règle de jugement préexistante. Le « tort », faute d'une règle commune, ne pouvant être réparé avec justice, appelle à des « phrases » encore inconnues, parce que « *quelque chose reste à phraser, qui ne l'est pas encore* ».

Cette inconsistance de tout métalangage est, selon Lyotard, révélée, sur le plan historique, par la faillite des « métarécits » modernes dont nous avons déjà parlé précédemment. Et particulièrement le nom d'Auschwitz, nous dit Lyotard, indice d'un tort radical, par lequel s'effondrent les idéaux des Lumières : d'où l'impératif premier d'une éthique ou d'une politique des phrases consistant à faire en sorte que « *le tort trouve à s'exprimer* »<sup>14</sup> <sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> Pour reprendre le vocabulaire de *La Critique de la raison pure*, d'Emmanuel Kant.

<sup>14</sup> Max Horkheimer et Theodor W. Adorno écrivaient dans un livre datant de 1944 qu'avec l'antisémitisme sous sa forme fasciste, « *la dialectique se renverse et devient folie*. » (« Eléments de l'antisémitisme. Limite de la Raison », dans *La dialectique de la raison*, Tel/Gallimard, 1983, pp. 177/215. Trad. Eliane Kaufholz). Que soit trouvé un « régime de phrases » possible pour dire Auschwitz est une question extrêmement problématique et complexe, puisque Paul Celan lui-même qui, à la différence de l'Adorno de 1949\*, avait choisi la parole plutôt que le silence, avait cependant dit en 1958, dans son célèbre *Discours de Brême*, qu'on ne trouvait pas « *de mots pour ce qui s'est produit* »\*\*.

\* dans *Prismes* : « Critique de la culture et société », Payot, 1986, pp. 7/23. Trad. Geneviève et Rainer Rochlitz).

\*\* cité par Stéphane Mosès dans son texte : « Quand le langage se fait voix », texte publié à la suite de sa traduction de l'*Entretien dans la montagne*, de Paul Celan, col. « Der Doppelgänger », Verdier, 2001, p. 46.

<sup>15</sup> D'après le texte de Jacob Rogozinski sur *Le Différend (Le nouveau dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*, V. Bompiani et Editions Robert Laffont S.A., 1994).

## B. LES IMMATERIAUX.

Jean-François Lyotard fut l'un des deux commissaires d'une manifestation organisée par le Centre Georges Pompidou du 28 mars au 15 juillet 1985. Celle-ci interroge les *immatériaux* dans lequel nous baignons dans cette époque qui est la nôtre et qui correspond à une période de mutation épistémologique : en effet, simultanément à la crise des *Grands Récits*, l'immatérialité des informations et de l'énergie et le développement des technosciences bouleversent nos repères et transforment de manière radicale notre expérience du monde et notre rapport au savoir. Il faudra donc « avoir l'humour d'incinérer le carnaval de grandes espérances. (...) Obligés de naviguer à vue, nous sommes des Hommes sans Qualité, sans mandat de maîtrise, avec la seule obligation d'inventer la règle du jeu de toutes les situations inédites auxquelles nous sommes affrontés », écrit Elie Théofilakis<sup>16</sup>.

Dans une émission de Henri Raillard, diffusée et produite par France Culture et intitulée *Histoires du futur*, Jean-François Lyotard vient présenter le 10 mars 1985 *Les Immatériaux* dont les portes s'ouvriront 18 jours plus tard. Il y explique que « la distinction entre les techniques et les sciences est une distinction qui tend (...) à devenir très (...) désuète, parce qu'il ne peut y avoir de sciences développées aujourd'hui sans usage elle-même de techniques très complexes » et qu' « il est tout à fait impossible d'accéder à quoi que ce soit comme ressemblant à une administration de la preuve dans l'astrophysique sans utiliser des appareils extrêmement complexes ». Lyotard continue : « C'est vrai aussi pour la physique de la matière ou les états de la matière, c'est vrai bien sûr pour la biologie, c'est vrai pour toutes les sciences dures, et ça va probablement devenir vrai pour les sciences dites « humaines ». (...). Inversement, les techniques aujourd'hui sont des techniques qui sont construites rigoureusement sur des données scientifiques et qu'elles n'ont absolument plus rien à voir avec - j'entends en ce qui concerne leurs constituants -, avec les bricolages - quelquefois géniaux, du reste -, que l'on appelait les découvertes techniques, il n'y a pas si longtemps. »

Il faut ajouter à cela qu'avec les technosciences, « ce qu'on appelait « objet » se dissipe en éléments de matière absolument insaisissables organisés par des matrices qui sont absolument abstraites (...) ou en codes génétiques qui eux-mêmes tiennent à d'infinitésimales modifications (...) ».

La question, avec ces matrices abstraites, c'est bien évidemment ce que l'on nomme, à partir de l'émergence du numérique, la disparition de l'original, c'est-à-dire du référent comme repère originel, comme ce qui témoigne, par son être même, d'un positionnement ontologiquement stable.

Dans un livre intitulé *Simulacres et Simulation*<sup>17</sup>, livre paru deux ans après *La condition postmoderne* et quatre ans avant l'exposition *Les Immatériaux* - donc un livre qu'on peut appeler parfaitement contemporain<sup>18</sup> -, Jean Baudrillard nous montre que le concept de « simulacre » se réfère à une conception classique et moderne du monde. Afin d'exemplifier, une personne se regardant dans une glace est, en ce sens, ce que l'on peut appeler, en jargonnant un peu, un original face à son simulacre que lui renvoie ce miroir.

---

<sup>16</sup> « Condition humaine, l'interface ou la transmodernité », éditorial de *Modernes et après. Les immatériaux*, Editions Autrement, 1985, p. IX.

<sup>17</sup> Edité en 1981 donc, aux Editions Galilée.

<sup>18</sup> Et ceci d'autant plus que l'Equipe du Centre de Création Industrielle en charge du projet « *Les Immatériaux* » a travaillé pendant près de trois ans à la conception et à la réalisation de cette manifestation.

Il nous explique également qu'avec la question de la « simulation », l'« original » disparaît et qu'il disparaît dans la mesure où une matrice binaire de type informatique ne sera jamais un original. La problématique posée par Walter Benjamin dans *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*<sup>19</sup> se situe donc encore dans un espace classique ; une photocopieuse sur la vitre de laquelle il est inscrit : « *Placez ici votre original* », également<sup>20</sup>.

On peut donc dire, en conjuguant à la fois Lyotard et Baudrillard, que le « simulacre » est classique ou moderne et que la « simulation » est postmoderne.

Le monde se complexifie chaque jour davantage et il y a même « *un sentiment de complexité aggravée* » : l'humanité devient « *trop simple pour les produits dont elle dispose* » ; il faudra donc tenter de l'« *élever à la hauteur de ses produits* ».

Bien loin donc « *qu'on aille vers une simplification des choses où les hommes auraient une vue globale qui leur permettrait de décider en toute maîtrise de ce qu'ils ont à faire* », au contraire ceux-ci « *s'aperçoivent que plus on avance* », plus on va dans « *le sens du complexe* » : apparaîtra alors « *clairement que la simplicité est tout simplement barbare* », nous dit également Lyotard, toujours dans *Histoires du futur*.

La réflexion philosophique sur les technosciences conduisent donc, mais par d'autres voies, à la même conclusion que celle sur la validité des « grands récits » : l'inversion même du principe philosophique de toute la tradition philosophique qui va de Platon à Hegel, ou mieux encore, de Parménide à Heidegger, voire même encore en deçà et au-delà, tradition qui consiste à aller du multiple à l'un et du complexe au simple. Validation donc par les faits d'une pragmatique des « jeux de langage » inspirée de Wittgenstein, seul outil pertinent pour penser actuellement tout ce qui advient (et aussi, par conséquence, tout ce qui nous advient).

Afin de mieux éclairer le propos de Lyotard, nous ferons ici, parmi les nombreux sujets traités dans le livre sur *Les immatériaux* (sujets aussi divers que la cosmologie, la biogénétique, la sexologie, l'économie, la monnaie, le sport, la stratégie, la diététique, l'écriture, l'architecture, les arts plastiques, le cinéma et la musique), un petit résumé-synthèse de deux de ceux-ci (puisque, dans le cadre de ce travail, il nous a fallu, bien évidemment, opérer un choix).

---

<sup>19</sup> Cf., par exemples, la première version de ce texte de 1935, ainsi que la dernière version, qui date, quant à elle, de 1939, versions toutes deux publiées dans *Œuvres III* de Walter Benjamin, folio essais, Editions Gallimard, 2000, pp. 67 à 113 (trad. par Rainer Rochlitz) et pp. 269 à 316 (trad. par Maurice de Gandillac, revue par Rainer Rochlitz).

<sup>20</sup> Voici, afin d'éclairer notre propos, quelques citations extraites d'un des textes du livre de Baudrillard, texte intitulé : « La précession des simulacres » :

- « Aujourd'hui l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel. » (p. 10).
- « C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et de son concept. (...). Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices et de mémoires, de modèles de commandement - et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là. » (p. 11).
- « (...) la simulation s'ouvre (...) par une liquidation de tous les référentiels - pire : par leur résurrection artificielle dans les systèmes de signes (...), en ce qu'il s'offre à tous les systèmes d'équivalences, à toutes les oppositions binaires, à toute l'algèbre combinatoire. Il ne s'agit plus d'imitation, ni de redoublement (...). Il s'agit d'une substitution au réel des signes du réel (...). » (p. 11).

Tout d'abord, le texte de Paul Virilio : « L'immatériel de Guerre », dans lequel on apprend que :

Tant dans l'ordre du commandement stratégique, logistique ou dans celui proprement tactique de l'acquisition d'objectif que dans l'ordre de des différents matériels de guerre, armes, véhicules et moyens divers, on peut observer la même propension à la dématérialisation systématique des appareils.

Un des grands moments de cette disparition progressive des acteurs et des éléments matériels utilisés jadis dans les affrontements guerriers, est l'invention de l'imagerie électronique avec le radar et le sonar, première dématérialisation significative d'une surveillance audiovisuelle désormais assurée par les ondes, le rayonnement électromagnétique, les vibrations d'un éther électronique. Enfin, au cours des années soixante, avec la conquête de l'espace extra-atmosphérique, les satellites d'observation et de télécommunication perfectionneront le télescope de Galilée en donnant à contempler, non plus les astres, mais la Terre, une Terre où aucun mouvement important ne pourra plus être effectué sans que s'allume quelque part un écran, un clignotant sur une console électronique, en attendant le prochain peuplement de plates-formes orbitales permanentes, satellites d'alerte avancée, miradors sidéraux.

Cette dématérialisation atteindra à la fois l'arme et sa parade, le fort et la ville fortifiée, la troupe et le troupier, d'où cette nécessité de la dissimulation, du camouflage et, aujourd'hui, des leurres, contre-mesures électroniques seules capables de protéger contre l'impact de projectiles disposant de « têtes chercheuses », ces armes nouvelles capables d'acquiescer elles-mêmes leurs objectifs, dispositifs « autodirecteurs » de missile, qui prendront le nom, ô combien révélateur, de système *Fire and Forget*.

De fait, à partir de maintenant, l'homme n'est plus protégé par l'épaisseur des pierres ou du béton armé, ni par la dureté des blindages, ni non plus d'ailleurs par l'extrême distance qui le sépare de son adversaire, mais par l'émission de rayonnements perturbateurs, du guidage des missiles adverses, la guerre électronique rejoignant les guerres chimiques et bactériologiques, les gaz asphyxiants et, surtout, ces produits incapacitants délivrés par aérosols et capables d'attaquer le système nerveux, la volonté même des combattants, à l'instar de l'autoguidage des projectiles ennemis, sans parler ici de l'arme-laser fonctionnant à la vitesse de la lumière. Tout cela aura contribué à enfermer les protagonistes des affrontements armés dans un face à face décisif qui n'appartient plus tant aux responsables politiques et militaires des deux camps, mais essentiellement à leur systèmes d'armes : systèmes d'alerte et de protection électronique pour la défensive, système de tir instantané pour l'offensive.

Ce qui nous amène à envisager la dernière perspective, non plus seulement celle de la dématérialisation des moyens de destruction, mais aussi celle de la dépersonnalisation progressive du commandement, la perte de la volonté politique proprement humaine, au profit de **l'automatisme obligé de la décision, la venue prochaine de cette Machine de déclaration de guerre, machine « trans-politique », soi-disant capable de supplanter le décideur suprême, le chef de l'Etat, *Doomsday Machine*, étudiée depuis près de dix ans par les informaticiens spécialistes des « systèmes-experts »<sup>21</sup>.**

Dématérialisation de l'armement, dépersonnalisation du commandement, déréalisation des buts de guerre, la question que nous pose actuellement l'« immatériel de guerre » est centrale : après avoir accepté au cours des siècles passés, l'infinie délégation des pouvoirs politique et militaire, leur tyrannique concentration, allons-nous accepter de déléguer l'*ultima ratio*, la décision de déclarer la guerre, à des systèmes experts, seuls capables de

---

<sup>21</sup> C'est nous qui soulignons.

réagir en « temps réel » à d'autres appareils du même type ? Couplage insensé de système de détection et de tirs appartenant à des camps opposés et susceptibles de déclencher l'Apocalypse<sup>22</sup>.

Ensuite, le texte de la sociologue Françoise Delagrave intitulé : « L'Incommensurable dans l'idée de Justice », qui se demande :

Comment le juge, immergé dans cette quotidienneté qui voit surgir des questions de nulle part, que jamais des hommes n'ont eu à résoudre, comme, par exemple, les effets des techniques de la communication, du développement de la biologie et de la génétique, sur notre rapport à la vie, à la mort, à la parenté, etc., peut-il exercer pleinement son rôle en s'appuyant sur une « machinerie » - codes et textes de lois - vieille, pour l'essentiel, de près de deux siècles ?

En effet, le *Code Civil* ou *Code Napoléon*, chef d'œuvre du droit naturel, projet global destiné à cadrer la société bourgeoise de France, écrit par les quatre mousquetaires de l'Empire, à savoir les Jurisconsultes Jean-Jacques de Cambacérès et Jean Portalis, qui fut également l'un des rédacteurs du Concordat de 1801 et ministre des Cultes sous l'Empire, le juriste Jean-François Tronchet, qui fut aussi l'un des défenseurs de Louis XVI devant la Convention, et Jean-Baptiste, comte Treilhard, le tout corrigé par Napoléon I<sup>er</sup>.

Nous ne sommes plus dans la sphère des grandes créations juridiques couronnant la **maîtrise de la société**<sup>23</sup>, mais dans celle des petites retouches, des adaptations, des toilettages (il est significatif, à cet égard, que la Réforme du Code pénal n'arrive pas à trouver sa concrétisation, depuis quinze ans qu'il en est régulièrement question. Les situations ne sont ni acquises ni définitives : il y a « grippage » de la machine). Une multitude de petits récits sur « les cas » - affirmation des différences - remplace le **grand récit napoléonien**<sup>24</sup> : la jurisprudence impose son actualité à l'obsolescence du droit écrit.

Certes, le *Code Civil* et le *Code Pénal* ont été modernisés, bardés - au fil des législatures - de concepts nouveaux, générés par les nécessités du développement de la société industrielle : droit du travail, rapport homme/femme... Malgré ces actualisations, l'armature du droit français reste essentiellement basé sur le droit naturel, alors que l'on assiste au déclin de la pertinence de se référer à la nature. Il est un fait : l'évolution de l'espèce humaine ne suit plus la « sélection naturelle ». Prothèses, inséminations artificielles, prêt d'utérus, congélation d'organes, manipulations génétiques, autant de pratiques qui portent en germe des facteurs de bouleversement radical de notre édifice juridique, en particulier du droit de la famille, et rendent caduques toute référence à l'ordre naturel. Le dialogue science-justice opère des « trous » dans la loi, en déracinant quelques très anciennes notions du droit.

Ainsi, la « bio-éthique » manie d'étranges concepts que le droit ignorait : les divers éléments composant le corps humain font maintenant l'objet de réflexions éparses - ovules, gènes, semences, greffes, dons d'organe.

Qu'en est-il du statut de la filiation qui dissocie maintenant procréation et sexualité ?

Que devient le sens de la propriété avec le développement des multi-propriétés ? Que signifie le concept d'abandon pour une mère-porteuse ?

Cette « dématérialisation » du tout de l'être humain interpelle aussi le droit - et pas seulement l'éthique ou le serment d'Hippocrate - dans son impuissance à appréhender l'avènement d'une société « autre » (et éclatée).

S'ajoute à ce phénomène l'introduction progressive de l'informatique documentaire dans la justice, phénomène qui tend à influencer sensiblement sur l'évolution du droit. Ainsi,

---

<sup>22</sup> D'après le texte des pp. 204/211.

<sup>23</sup> Idem note 21.

<sup>24</sup> Idem note 21.

l'utilisation des données des banques juridiques - en apportant au juge, en un temps record, une connaissance plus complète des décisions rendues - devrait accroître le rôle de la jurisprudence. Les juges auront tendance à se conformer, de manière plus systématique, à une jurisprudence mieux connue, donc dominante.

D'ailleurs, l'outil informatique tend à devenir lui-même un instrument d'aide à la décision : l'orientation des affaires à la Cour de cassation s'effectuera de plus en plus par ordinateur.

Ainsi donc, dans notre institution où la morale est multiple, le droit incertain et la science sans limite, les juristes ont à élaborer des règles sur des questions hors mesures pour notre culture. Ainsi, scientifique, sociologue, théologien, parlementaire et juriste... chacun est condamné à la modestie. L'alliance paradoxale de la modestie et du savoir s'impose pour suivre les règles des jeux inédits et des mises en scène qui changent, positionnant le droit comme un « matériau » parmi d'autres. Napoléon est bien détrôné<sup>25</sup>.

#### D. LES ENFANTS DU POSTMODERNE.

Dans un livre paru aux Editions Galilée en 1988, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, a été publiée une correspondance que Lyotard a eu avec des « enfants » entre 1982 et 1985<sup>26</sup> et qu'il jugeait naïve et pédagogique, raison pour laquelle les éditeurs durent beaucoup insister pour qu'il la publiât<sup>27</sup>. Mais ceux-ci voulaient faire valoir que celle-ci pouvait « contribuer à le laver<sup>28</sup> de certaines accusations, pour irrationalisme, néo-conservatisme, terrorisme intellectuel, libéralisme benêt, nihilisme, cynisme »<sup>29</sup>, entre autres choses. Les attaques allant souvent jusqu'à le prendre personnellement à partie, c'est dire la violence du « débat »<sup>30</sup>.

Le mot « enfant », d'origine latine, signifiant, du point de vue étymologique, « celui qui ne parle pas », on peut considérer que ce débat est aussi un débat entre enfants, car personne, y compris l'auteur lui-même<sup>31</sup>, n'a les mots justes<sup>32</sup> pour faire l'histoire de ce qui est encore inachevé, de ce qui n'est encore que balbutiements. Et d'autant plus pour la penser : il est déjà assez difficile de réfléchir sur ce qui a eu lieu, sur ce qui s'est donc réalisé de manière effective.

A travers cette correspondance, ce livre reprend les différents thèmes et questionnements communs à ce sujet. Il en profite notamment, dans sa lettre à Thomas E. Carroll datée du 5 mai 1982, pour se démarquer et faire l'analyse critique d'une certaine conception du postmodernisme :

*« Quand le pouvoir s'appelle le capital, et non le parti, la solution « transavantgardiste » ou « postmoderne » au sens de Jencks s'avère mieux adaptée que la solution antimoderne. L'éclectisme est le degré zéro de la culture générale contemporaine : on écoute du reggae, on regarde du western, on mange du McDonald à midi et de la cuisine*

---

<sup>25</sup> D'après le texte des pp. 224/233.

<sup>26</sup> Ce qui correspond exactement, d'un point de vue chronologique, à la période de préparation et d'ouverture de l'exposition *Les Immatériaux*.

<sup>27</sup> Avertissement, p. 9.

<sup>28</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>29</sup> Idem note 27.

<sup>30</sup> Idem note 27, p. 10.

<sup>31</sup> Ce dont Lyotard a parfaitement conscience. Idem note 23, p. 10.

<sup>32</sup> Tant dans le sens de « justesse » que de « justice ».

*locale le soir, on se parfume parisien à Tokyo, on s'habille rétro à Hong Kong, la connaissance est matière à jeux télévisés. Il est facile de trouver un public pour les œuvres éclectiques. En se faisant kitsch, l'art flatte le désordre qui règne dans le « goût » de l'amateur. L'artiste, le galeriste, le critique et le public se complaisent ensemble dans le n'importe quoi, et l'heure est au relâchement. »<sup>33</sup>*

Dans les arts plastiques, il y eut notamment un mouvement très représentatif de cette tendance, mouvement que le critique d'art italien Achille Bonito Oliva nomma en novembre 1979 dans les pages de la revue *Flash Art : Trans-avant-garde*. Ce mouvement regroupe les travaux et les problématiques de cinq artistes italiens : Sandro Chia, Francesco Clemente, Enzo Cucchi, Nicola De Maria et Mimmo Paladino. Face à la crise de l'avant-garde, la trans-avant-garde s'appuie, selon ce critique, sur *une mentalité nomade et transitoire*<sup>34</sup>.

C'est ce nomadisme éclectique que nous pouvions déjà retrouver dans l'une des conceptions de l'architecture postmoderniste et qui consiste en une architecture de citations. Le critique d'art Yves-Alain Bois, dans un texte intitulé « Modernisme et postmodernisme »<sup>35</sup>, nous dit à ce propos : « *La situation actuelle de l'architecture correspond à peu près à la phase « cynique » du postmodernisme pictural : un retour éclectique aux styles historiques masque un rejet de l'histoire, par lequel les codes culturels du passé sont désémantisés et présentés comme une seconde « nature ». Les livres de Charles Jencks<sup>36</sup> (qui lança comme un produit de lessive le vocable de postmodernisme) sont un plaidoyer pour le clientélisme : sondez d'abord le goût de votre commanditaire avant de vous décider pour le style moderniste de Le Corbusier, le style néo-palladien ou le folklorisme ottoman. »<sup>37</sup>*

La chose est évidente : ce postmodernisme-là n'est pas celui de Lyotard. Ce qui est moins évident, par contre, c'est la définition par ce dernier de celui-ci tel qu'il l'entend. Tantôt, il le définit comme « *faisant partie assurément du moderne* » et que tout « *ce qui est reçu, serait-ce d'hier (modo, modo, écrivait Pétrone), doit être soupçonné* »<sup>38</sup> ; tantôt comme « *cette idée d'un changement aussi long et lourd que la modernité; et cette particularité des technologies de créer, de façon autonome, de nouveaux matériaux matériels, de nouvelles matrices à partir de leur acquis et pas en fonction des besoins des gens. Et d'insister justement sur le fait que ce développement cherche sa légitimité.* »<sup>39</sup>. Mais cette question est si complexe que Lyotard lui-même avouait qu'il était loin d'y voir clair<sup>40</sup>.

---

<sup>33</sup> p. 22.

<sup>34</sup> Voir à ce sujet l'article de Giovanni Joppollo sur la trans-avant-garde paru dans *Groupes, mouvements, tendances de l'art contemporain depuis 1945*, Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, nouvelle édition revue et commentée, 2001, pp. 233/235.

<sup>35</sup> Paru dans l'*Encyclopaedia Universalis*, supplément II, « Les enjeux », 1985, pp. 187-196.

<sup>36</sup> Voir notamment le livre de Charles Jencks paru en 1977 *The Language of Postmodern Architecture*, traduit en français en 1979 sous le titre *Le Langage de l'architecture postmoderne*, Academy Editions, Denoël, Paris.

<sup>37</sup> Ce qui n'est évidemment pas le cas de tout le postmodernisme en architecture, ainsi que nous le dit Yves-Alain Bois, dans le même texte que celui précité note 31 : « *Le postmodernisme architectural ne se réduit pas fort heureusement à cette médiocrité du simple retour aux ordres et aux styles classiques, même si cela constitue la majeure partie de sa production. Il eut même à ses débuts, avec le travail théorique de Robert Venturi et Peter Eisenman (...) un rôle de définition du modernisme en architecture.* », p. 193.

<sup>38</sup> Lettre à Thomas E. Carroll du 15 mai 1982, parue dans *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, p. 28.

<sup>39</sup> « Les petits récits de Chrysalide », Entretien Jean-François Lyotard - Elie Théofilakis, paru dans *Modernes et après. Les immatériaux*, Editions Autrement, 1985, p. 14.

<sup>40</sup> Idem note 27, p. 10.

Dans *Histoires du futur*, Jean-François Lyotard reprenait cette idée d'une succession entre modernité et postmodernité, mais en la complexifiant ; il expliquait, en effet, à Henri Raillard qu'il ne croyait « *pas du tout qu'il y ait une rupture claire, qu'on pourrait dater, entre modernité et postmodernité* », que « *la chose se fait très lentement, qu'il y a eu dans la modernité beaucoup de signes avant-coureurs de ce qu'on pourrait appeler postmodernité (...)* », et qu'il croyait « *qu'aujourd'hui encore il y a quantité de choses qui appartiennent tout simplement à la modernité et qui se perpétuent. C'est une situation d'empiétement (...), disons « deux états d'esprit », comme aurait dit Valéry, avec des mouvements d'allers et de retours de l'un vers l'autre, et plus généralement je crois qu'il est un peu (...) superficiel, les historiens le savent, de vouloir phaser dans une diachronie une succession claire et datable des grandes époques, ou, pour parler plus précisément des grands moments dans l'état d'esprit, dans l'état des esprits* ».

### **E. « CAPITALISME CONTEMPORAIN » VERSUS « CAPITALISME TARDIF »**

Dans un entretien de 1994 avec Alain Veinstein lors de son passage à l'émission de France Culture *Les vendredis de la philosophie*, Jean-François Lyotard faisait remarquer à son interlocuteur que l'alternative entre deux mondes, l'un communiste, l'autre capitaliste, avait disparu et que ce « *que nous appelons chastement le système, c'est-à-dire le capitalisme non pas tardif, comme on le dit encore chez les vieux marxistes, mais contemporain, est apparu comme le seul système viable et disons, capable de maintenir l'humanité à la hauteur de sa puissance, de sa capacité de complexité* ». Il ajoute que même « *s'il y a de la répression, le système est remarquable par le fait qu'au contraire il est permissif et qu'il souhaite que chacun donne le meilleur de lui-même* ». On mesure ici toute l'évolution ou toute l'involution de sa pensée depuis les positionnements qu'il avait adopté à l'époque de *La condition postmoderne*.

Fredric Jameson, infatigable défenseur de l'approche marxiste du monde contemporain, manifestait dès 1984, dans sa préface à la traduction anglaise de *La Condition postmoderne* de Jean-François Lyotard<sup>41</sup>, beaucoup de distance critique vis-à-vis de la question des *grands récits*, ces modèles idéologiquement référentiels de notre compréhension du monde. Selon lui, le marxisme reste toujours pertinent comme *grand récit* explicatif. S'appuyant sur le *Troisième âge du capitalisme* de l'économiste Ernest Mandel publié en 1972, il montre qu'au stade du capitalisme tardif, il est impossible de postuler une distance critique, la sphère marchande ayant englouti toute la culture avec elle<sup>42</sup>. On ne peut pas ne pas penser notamment ici au texte d'Adorno « Critique de la culture et société » dont il était question précédemment et dans lequel on trouve ces deux phrases, dans les dernières lignes : « *Plus la société devient totalitaire, plus l'esprit y est réifié et plus paradoxale sa tentative de*

<sup>41</sup> *The Postmodern Condition : A Report on Knowledge*. Traduit par Geoff Benington et Brian Massumi. Préface de Fredric Jameson. Minneapolis : University of Minnesota Press and Manchester : University of Manchester Press, 1984.

<sup>42</sup> D'après l'article de Cedric Rognon sur Fredric Jameson intitulé : « Le postmodernisme en question » et publié dans le *Art Press* n° 341 de janvier 2008, pp. 54/55.

Signalons la parution en 2007 aux éditions des Beaux-Arts de Paris, dans sa traduction française par Florence Nevoltry, d'un livre important de Fredric Jameson initialement publié en 1991 et intitulé *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* (*Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*). Signalons également ici qu'un article au titre éponyme avait déjà été publié en juillet/août 1984 dans la *New Left Review* (I/146), c'est-à-dire la même année que la parution de sa préface à la traduction anglaise de *La Condition postmoderne* que nous venons d'évoquer.

*s'arracher à la réification par ses propres forces. Même la conscience la plus radicale du désastre risque de dégénérer en bavardage.* »<sup>43</sup>.

A la crise du marxisme au sein de la postmodernité en tant que Grand Récit s'oppose donc la lecture par le marxisme de la postmodernité en tant qu'expression idéologique d'un des moments du devenir aliéné et aliénant du capital. A qui faudra-t-il donc alors donner raison ? Au Marx de Jameson ? Au Wittgenstein de Lyotard ? Aux deux<sup>44</sup> ? A d'autres (et donc à aucun des deux) ?

## EN GUISE DE CONCLUSION.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au sujet qui est le nôtre, on fera remarquer ici que, dans *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Lyotard demandait, contre ceux qui l'attaquaient au sujet de sa conception du postmoderne, de le lire vraiment et d'argumenter *ad rem* plutôt qu'*ad hominem*, et qu'« *il ne convient pas à la pensée de se prêter à des polémiques de cette farine* »<sup>45</sup>. Et il avait raison. Sa pensée est une vraie pensée et mérite mieux, comme nous l'avons déjà dit dans notre introduction, que toutes les réductions et les critiques infondées qui ont été opérées à son propos.

Mais tout cela ne l'empêche pas, par ailleurs, lors de l'émission de France Culture intitulée *Le bon plaisir de Jean-François Lyotard* et diffusée le 7 mars 1992, de répondre à Matthieu Bénézet, qui lui demandait si le coup postmoderne n'était pas raté :

*« Oui, il est complètement raté, à mon avis il est parfaitement raté. C'est même pas un coup, c'est un mot. »*

Faudra-t-il donc terminer sur cette oraison funèbre prononcée en 2002 par S. Kettani ?

*« Certains mots ne semblent jamais avoir eu une signification bien déterminée, à moins qu'ils ne l'aient perdue, que leur pertinence n'ait eu qu'un temps. C'est le cas du terme « postmoderne » proposé par Jean-François Lyotard dans un ouvrage qu'il publia en 1979. »*<sup>46</sup>

---

<sup>43</sup> Idem note 14, p. 23. Voir aussi ce que dit Jameson dans son livre (voir note ci-dessus) sur ce texte d'Adorno à la page 296.

<sup>44</sup> Peut-être sous la forme d'un chiasme ? Le regard critique que Lyotard pose sur le marxisme n'implique pas, en effet, que toutes les analyses de celui-ci soient non pertinentes : pour reprendre une expression qu'il affectionnait particulièrement, « ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain » ; et ceci d'autant plus que, comme nous l'avons déjà dit précédemment à la page 18 de cet article, le postmoderne est parfois, lui aussi, interprété, chez ce philosophe, comme un moment de la modernité, de cette modernité dont le marxisme est justement l'un des modes d'être incontournables. Qu'il y ait incompatibilité entre ces deux approches du monde ne rend nullement impensable qu'elles aient toutefois, chacune à leur manière, leur part de vérité.

<sup>45</sup> p. 9.

<sup>46</sup> *Les Vendredis de la philosophie. Archives. Jean-François Lyotard*, France Culture, le 8 février 2002.

Au chagrin nécessaire de l'homme qui pense s'ajoutera-t-il celui de la prise de conscience du non-avenir de ses désillusions<sup>47</sup> ?

---

<sup>47</sup> Entendons ici le mot « désillusion », non pas dans le sens d'un « désenchantement », mais, et dans le sens quand même d'un « chagrinement », et dans un sens purement dénotatif et philosophique. Cf. précédemment dans ce texte p. 8, note 7 et p. 9.